

Jack Vance

Le Dernier Château

et autres crimes





Le Dernier Château

et autres crimes

Jack Vance

Le Dernier Château

et autres crimes

Ouvrage publié sous la direction
de Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard

Sommaire proposé par Pierre-Paul Durastanti

**Du même auteur
chez le même éditeur**

Planète Géante, l'intégrale

Croisades

Les Univers de Jack Vance (hors-série de la revue *Bifrost*)

Monstres sur orbite

Sjambak

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications,
écrire aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir
un bon de commande complet :

Le Béliat'
50, rue du Clos
77670 Saint-Mammès
France

ou

www.belial.fr

venez discuter avec nous sur forums.belial.fr

Titres originaux des récits proposés :

The Houses of Iszm

Assault on a City

Son of the Tree

The Last Castle

© 2013, le Béliat', pour la présente édition

Illustration de couverture :

© 2013, Nicolas Fructus

Sommaire

Avant-propos	11
Les Maisons d'Iszm	15
Alice et la cité	125
Fils de l'arbre	189
Le Dernier Château	291
Bibliographie	369

Avant-propos

Jack Vance a toujours pratiqué bien volontiers le crime — du point de vue littéraire. La plupart de ses premières nouvelles de S.-F., dès la fin des années quarante, forment un cycle informel centré autour d'un étrange détective privé, Magnus Ridolph (on a — enfin — pu en lire l'intégralité dans l'omnibus *Emphyrio & autres aventures*⁽¹⁾). L'intrigue de nombre de ses livres ultérieurs décrit aussi de coupables activités, ou en découle : la Geste des Prince-Démons⁽²⁾ relate la vengeance de Kirth Gersen contre des esclavagistes, et les Chroniques de Caldwell⁽³⁾ des enquêtes sur, entre autres, un assassinat et un vol de document.

Par ailleurs, Vance a écrit bon nombre de vrais polars, dont la moitié reste inédite en français malgré les efforts de divers éditeurs au fil des ans. On recommande sans réserve le plus réussi, *Méchant garçon*⁽⁴⁾, lequel jette d'ailleurs une manière de passerelle vers l'œuvre de science-fiction.

« Les Maisons d'Iszm », dans ce recueil, est une sorte de roman d'espionnage industriel, ou du moins arboricole, à la fin assez immorale. « Alice et la cité » relève plutôt du *roman de la victime* cher à William Irish entre autres, mais Vance étant Vance, la victime n'est pas forcément là où on la croit. « Fils de l'arbre » utilise à nouveau une thématique quelque peu rurale

(1). Chez Denoël, coll. « Lunes d'encre » (2004).

(2). Cinq romans, dont la dernière édition, en omnibus et sous ce titre, a paru au Livre de Poche.

(3). Trois romans, mais, oui, quatre volumes en français (*La station d'Araminta*, *Araminta 2*, *Bonne vieille terre* et *Throy*), chez Pocket (avant qu'ils ne soient réunis en deux volumes dans une édition omnibus chez La Découverte en 2005).

(4). Chez Pocket, comme tous les polars de Vance sous son nom dans notre langue (*Lily street*, *Charmants voisins*, *Un plat qui se mange froid*, etc.).

(il était d'ailleurs couplé avec « Iszm » dans sa première édition en volume chez Ace), le crime étant ici... une religion (voir également « Parapsyché » dans *Sjambak*, même éditeur). Enfin, le magnifique « Le Dernier Château », prix Hugo et Nebula, narre la guerre révolutionnaire d'un peuple extraterrestre, mais notre auteur montre vite que les criminels sont à rechercher du côté de leurs oppresseurs, colonialistes et esclavagistes (et humains, incidemment).

Pierre-Paul Durastanti

Les Maisons d'Iszm

Roman traduit de l'américain par Paul Chwat.
Traduction révisée par Pierre-Paul Durastanti & Olivier Girard.

I.

ON TENAIT POUR ACQUIS que chaque visiteur débarquait sur Iszm avec une seule idée en tête : voler une maison femelle. Cosmographes, étudiants, nourrissons, canailles notoires, à tous, les Iszmiens cyniques appliquaient le même traitement — fouille approfondie des esprits et des corps, surveillance de tous les instants.

Seul le grand nombre de voleurs de maisons ainsi révélés justifiait ces procédés.

De loin, voler une maison paraissait relativement simple. On pouvait coudre dans un bracelet de montre une graine pas plus grosse qu'un grain d'orge ; mêler une brindille aux fils d'un châle ; coller une jeune pousse sur une fusée et la lancer dans l'espace. Pour dérober une maison iszmienne, il existait des milliers de moyens éprouvés ; on les avait tous essayés, et les voleurs malheureux avaient été conduits à la Maison Folle, escortés par des individus des plus courtois. Réalistes, les Iszmiens savaient fort bien qu'un jour, d'ici un an, un siècle, un millénaire, leur monopole se verrait brisé. Gardiens fanatiques de leur secret, ils voulaient retarder cet instant le plus possible.

Aile Farr, trente ans, grand, maigre, avait un cocasse visage buriné, de grands pieds et de grandes mains. Sa peau, ses yeux, ses cheveux étaient de la même couleur poussière. Mais l'important, aux yeux des Iszmiens, c'était sa qualité de botaniste, qui le vouait aux plus forts soupçons.

Dès son arrivée sur l'atoll Jhespiano à bord du vaisseau-express *Eubert Honoré*, il lui fallut affronter une méfiance exceptionnelle, même pour Iszm. Deux agents du Szecr, la police d'élite, l'attendaient au sas de sortie ; après l'avoir escorté sur la passerelle tel un prisonnier, ils l'introduisirent dans un

couloir spécial à sens unique : les épines souples sur les murs, toutes pointées dans le même sens, permettaient de progresser vers l'avant, mais pas vers l'arrière. Au bout, une plaque transparente barrait le passage — parvenu là, Farr ne pouvait ni avancer ni reculer.

Un Iszmien revêtu de bandes lie-de-vin et grises s'avança pour l'étudier à travers la vitre, tel un spécimen sous verre. Comme à contrecœur, il fit coulisser le panneau et pénétrer le visiteur dans un réduit. Suivi par le duo du Szecr, Farr remit sa fiche de débarquement, son certificat sanitaire, son attestation de bonnes mœurs et enfin sa requête officielle d'admission. L'employé jeta la fiche dans un macérateur, consulta et restitua certificat et attestation, puis examina la requête.

L'œil iszmien, divisé en segments supérieur et inférieur, peut se focaliser sur deux points à la fois. L'employé lisait avec la fraction inférieure de ses yeux, jaugeant Farr de la supérieure.

« Profession... » Il toisa l'autre des deux segments, puis, rabaissant l'inférieur, lut d'une voix glaciale et monocorde : « ... assistant de recherche. Lieu de travail : université de Los Angeles, section Botanique. » Il mit alors le document de côté. « Puis-je vous demander les raisons de votre visite sur Iszm ? »

Le Terrien commençait à perdre patience. Il pointa son doigt sur la demande. « Tout est là, écrit de ma main. »

L'Iszmien lut sans quitter des yeux Farr qui l'observait, fasciné, émerveillé par l'exploit que cela représentait.

« J'ai obtenu un congé de recherches. Je visite plusieurs mondes sur lesquels les plantes contribuent de façon efficace au bien-être de l'homme. » L'employé redirigea les deux segments de ses yeux sur le visiteur. « Pourquoi se donner tant de mal ? Vous pouvez certainement obtenir sans peine tous ces renseignements sur Terre ?

– Je veux effectuer des observations de première main.

– Dans quel but ? »

Farr haussa les épaules. « Curiosité professionnelle.

– Je pense que vous êtes au courant de notre législation.

– Le moyen de faire autrement ? dit le botaniste, furieux. On n'a pas cessé de m'en informer depuis que le vaisseau a quitté Starholme.

– Vous savez qu'il ne vous sera accordé aucun privilège et que vous ne pourrez effectuer aucune étude exhaustive ni analytique... Vous comprenez ?

– Bien sûr.

– Nos règlements sont stricts, je me dois d'insister sur ce point. Bien des visiteurs l'oublient et encourent des peines sévères.

– À présent, je connais vos lois mieux que les miennes.

– Il est illégal de ramasser, détacher, couper, accepter, receler ou ôter une quelconque matière végétale, partie de plante, graine, brindille, baliveau ou arbre, quel que soit l'endroit où vous les trouvez.

– Je n'entends commettre aucun délit.

– C'est ce que disent la plupart de nos visiteurs. Veuillez passer dans la pièce voisine pour retirer tous vos habits et effets personnels. On vous les rendra à votre départ. »

Farr le regarda, déconcerté. « Mon argent... mon appareil photo... mon... »

– On vous remettra des équivalents iszmiens. »

Sans mot dire, le botaniste entra dans une pièce aux murs peints en blanc où il se dévêtit. Un surveillant emballa ses habits dans une boîte de verre, puis lui signala qu'il avait oublié d'ôter sa bague.

« Si j'avais de fausses dents, vous les voudriez aussi, je suppose », grommela Farr.

L'Iszmien consulta sa requête. « Vous affirmez ici que vos dents sont part intégrante de votre corps, naturelles et intactes. » Les parties supérieures des yeux portaient un regard accusateur sur le Terrien. « Est-ce inexact ? »

– Bien sûr que non. Elles sont vraies ; j'avais juste une hypothèse... à titre de plaisanterie. »

L'Iszmien marmonna dans une grille de micro et Farr fut conduit dans une pièce voisine où on soumit sa dentition à un

examen approfondi. *Je vais apprendre à ne plus faire de blagues, se dit-il. Ces gens n'ont aucun sens de l'humour.*

En fin de compte, les toubibs, secouant la tête d'un air renfrogné, le renvoyèrent dans l'autre pièce, où l'attendait un Iszmien en uniforme ajusté blanc et gris, armé d'une seringue.

Farr fit un pas en arrière. « Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Un fluide irradiant inoffensif.

– Je n'en ai aucun besoin.

– C'est pour votre protection. La plupart des visiteurs louent des bateaux pour naviguer sur le Pheadh. Parfois des orages les détournent de leur itinéraire. Ce fluide indiquera votre position sur le tableau de surveillance principal.

– Je ne désire aucune protection. Je ne veux pas être une lampe sur un tableau.

– Alors, il vous faut quitter Iszm. »

Il se soumit, maudissant le toubib pour la longueur de l'aiguille et la quantité de liquide.

« À présent, veuillez passer dans la pièce suivante pour l'examen tridimensionnel. »

Il haussa les épaules et pénétra dans la pièce suivante.

« Sur le disque gris, Farr Sainh, les paumes en avant, les yeux grands ouverts. »

Il laissa les plaques de palpation l'ausculter de la tête aux pieds. Sous un dôme de verre, un simulacre de sa personne, haut de quinze centimètres, se forma. Le Terrien le toisa en bougonnant.

« Merci, dit l'opérateur. On vous remettra dans la pièce voisine les vêtements et tous les effets personnels dont vous pourriez avoir besoin. »

Farr revêtit son uniforme : pantalon léger blanc, blouse rayée gris et vert, baret de velours vert foncé, trop large, qui lui couvrait l'oreille. « Puis-je disposer ? »

Le surveillant regarda par une fente placée à son côté. Le Terrien vit scintiller des caractères lumineux. « Vous êtes Farr Sainh, botaniste. » On aurait juré entendre : *Vous êtes Farr, assassin.*

« C'est bien moi.

– Il vous faudra accomplir plusieurs formalités. »

Elles exigèrent trois heures. On le remit une fois de plus au Szecr, qui l'examina sous toutes les coutures.

Sa liberté lui fut enfin rendue. Un jeune homme, arborant les rayures jaunes et vertes du Szecr, l'accompagna vers une gondole qui se balançait dans la lagune, un long et fin esquif issu d'une cosse unique. Farr s'assit avec précaution pour se faire conduire, à la godille, vers Jhespiano.

Il n'avait encore jamais visité de ville iszmienne ; elle lui parut beaucoup plus riche qu'il ne l'imaginait. Les maisons poussaient de-ci de-là le long des avenues et des canaux — leurs troncs noueux soutenant d'abord les cosses inférieures, puis les masses de larges feuilles qui submergeaient à demi les bords supérieurs des cosses. Dans sa mémoire jaillit une association : levures ou mycétozoaires sous un microscope. *Lamproderma violaceum* ? *Dichydium cancellatum* ? Même prolifération des branches. Des cosses qui auraient pu être des sporanges grossis. On retrouvait leur robuste symétrie en voûte, leurs couleurs d'une complexité particulière : bleu foncé recouvert d'un duvet gris brillant, orange brûlé avec un reflet rouge, écarlate sous un éclat pourpre, vert brun, blanc rehaussé de rose, marrons subtils et d'autres touchant au noir. Sur les avenues flânait la population iszmienne, des gens silencieux et pâles, à l'abri dans les stratifications de leurs corporations et de leurs castes.

La gondole glissa vers le débarcadère. Un Szecr en béret jaune à glands verts attendait, une personnalité importante, semblait-il. Pas de présentation officielle ; les deux Szecr discutèrent tranquillement de Farr.

Ne voyant aucun motif de s'attarder, il prit l'avenue vers un des nouveaux hôtels cosmopolites. Les Szecr ne firent rien pour l'en empêcher ; il se retrouvait livré à lui-même, simplement sous surveillance.

Il se détendit et flâna en ville pendant près d'une semaine. Rares étaient les visiteurs des autres mondes ; les autorités iszmiennes limitaient le tourisme au minimum toléré par le traité d'accès. Lorsqu'il tenta d'obtenir un entretien avec le président du conseil de l'Exportation, un petit fonctionnaire le lui refusa, poliment mais fermement, en apprenant qu'il désirait évoquer

le commerce des maisons de basse qualité. Farr ne s'attendait pas à un meilleur accueil. Il explora les canaux et la lagune en gondole, longea à pied les avenues. Au moins trois hommes du Szecr lui consacraient tout leur temps ; tantôt ils le filaient posément dans les rues, tantôt ils se prélassaient dans les cosses avoisinantes sur les terrasses publiques.

Un jour, il fit le tour de la lagune pour aller au bout de l'île, un secteur rocheux et sablonneux exposé au vent et à la pleine ardeur du soleil. Là, dans de modestes maisons à trois cosses poussant en rangs et séparées par des bandes de sable chaud, vivaient les castes les plus pauvres. Ces logis — de couleur neutre, un vert-gris brunâtre, avec, au centre, une touffe de grandes feuilles projetant une ombre noire sur les cosses — n'étaient pas disponibles à l'exportation et Farr, individu à la conscience très développée, s'en indignait. Que les milliards de mal-logés de la Terre n'en disposent pas lui paraissait honteux. On aurait pu installer tout un quartier de ces habitations pour presque rien : le prix de la graine ! Il grimpa vers l'une des maisons et regarda dans une cosse suspendue à faible hauteur. Aussitôt, une branche s'abattit. S'il n'avait bondi en arrière, il aurait pu être blessé. De fait, la lourde extrémité lui frappa le crâne. L'un des Szecr, qui se tenait à vingt mètres de distance, avança nonchalamment. « Je vous déconseille de molester les arbres.

— Je ne moleste rien ni personne. »

L'autre, un lieutenant, haussa les épaules. « L'arbre n'était pas de votre avis. On lui a enseigné à se méfier des étrangers. Dans les basses castes... » Il cracha avec mépris. « ... il y a toujours des bagarres et des disputes, et les arbres supportent mal la présence des étrangers. »

Farr se retourna et considéra le végétal avec un intérêt renouvelé. « Selon vous, ils sont capables de réflexion ? »

Pour toute réponse, le lieutenant haussa négligemment les épaules.

« Pourquoi ne les exporte-t-on pas ? insista le botaniste. Il y aurait un marché énorme ; beaucoup de gens ont besoin de maisons et ne peuvent s'en offrir de meilleures que celles-ci.

– Vous avez répondu vous-même, rétorqua le Szecr. Qui est le distributeur sur Terre ?

– K. Penche.

– Il est riche ?

– Excessivement riche.

– Le serait-il autant s'il vendait de telles mesures ?

– On peut le penser. »

Le lieutenant détourna la tête. « Dans tous les cas, nous n'en profiterions pas. Ces maisons sont aussi difficiles à planter, cultiver, emballer et expédier que les classes AA dont nous choisissons de faire commerce. Gardez-vous donc d'inspecter tout logis inconnu d'aussi près. Vous pourriez être grièvement blessé. Les maisons tolèrent moins bien les intrus que leurs locataires. »

Farr, poursuivant sa visite, passa devant des vergers en fruits et des arbrisseaux grossiers qui évoquaient des plantes terrestres séculaires et au centre desquels poussaient des bouquets de tiges d'un noir d'ébène mesurant jusqu'à trois centimètres de diamètre et trois mètres de haut : lisses, brillantes, droites. Lorsqu'il voulut les examiner, le Szecr intervint.

« Ce ne sont pas des arbres-maisons, protesta le Terrien. De toute manière, je n'avais aucune mauvaise intention. Je suis botaniste et les plantes curieuses m'intéressent.

– Aucune importance, dit le lieutenant. Ni les plantes ni leur culture ne vous appartiennent. Par conséquent, elles ne peuvent vous intéresser en quoi que ce soit.

– Les Iszmiens ne semblent pas avoir un grand sens de la curiosité intellectuelle.

– En compensation, nous possédons un grand sens de la rapacité, du vol, de la curiosité et de l'exploitation. »

Farr ne trouva rien à répondre. Avec un sourire forcé, il poursuivit son chemin sur la plage et revint aux frondaisons hautes en couleur, aux cosses et aux troncs de la ville.

Un détail de la surveillance le surprit. Il s'approcha du lieutenant et lui montra l'homme en service quelques mètres plus loin. « Pourquoi m'imites-t-il ? Je m'assois, il s'assoit. Je bois, il boit. Je me gratte le nez, il se gratte le nez.

– Une technique particulière. Nous devinons la forme de vos pensées.

– Ça ne marchera pas. »

L'autre s'inclina. « Il se peut que Farr Sainh ait tout à fait raison. »

Le botaniste eut un sourire indulgent. « Vous vous croyez vraiment capables de prévoir mes projets ?

– Nous faisons de notre mieux.

– Cet après-midi, j'envisage de louer un bateau pour une promenade en mer. Le saviez-vous ? »

Le lieutenant sortit un papier. « Je vous ai fait préparer le contrat d'affrètement. Il s'agit du *Lhaiz*. J'ai aussi recruté un équipage. »

II.

Le *Lhaiz* était un deux-mâts en sabot aux voiles pourpres, doté d'une cabine spacieuse. Il avait poussé sur un arbre à bateaux — d'une seule pièce, y compris le mât de hune qui, au départ, constituait la tige de la cosse. Le mât de misaine, la livarde, les bouts-dehors et les agrès étaient des pièces usinées, ce qui pour un Iszmien était aussi déprimant que la mécanique pour un électronicien terrestre. L'équipage mit le cap à l'ouest. Des atolls pointaient sur l'horizon, avant de disparaître à l'arrière. Certains étaient des jardinets déserts, d'autres se vouaient à la production, à l'ensemencement, au bourgeonnement, à la greffe, à la sélection, à l'emballage et à l'expédition des maisons.

En tant que botaniste, Farr s'intéressait d'une façon toute particulière aux plantations, mais la surveillance dont il était l'objet s'intensifia au point de s'étendre au moindre de ses gestes.

À l'atoll Tjiere, le Terrien, son irritation se teintant de rébellion, entreprit d'échapper à ses gardiens. Le *Lhaiz* aborda à la jetée où deux marins l'amarrèrent tandis que le reste de l'équipage ferlait les voiles et couchait les bouts-dehors. Aile Farr sauta sans difficulté du pont arrière sur la jetée et se dirigea vers le rivage. Un murmure consterné s'élevait derrière lui ; il en éprouva une vive satisfaction d'où toute malveillance n'était pas exclue.

L'île s'ouvrait devant lui. De part et d'autre s'étirait la plage battue par les brisants. Une végétation verte, bleue et noire couvrait les flancs de la chaîne basaltique, décor aussi serein que beau. Farr réprima son désir de sauter sur la plage et de disparaître sous la feuillée. Les agents du Szecr étaient courtois, mais ils avaient la gâchette facile.

Un colosse surgit sur le quai. Les bandes bleues cerclant tous les dix centimètres son corps et ses membres laissaient apercevoir dans l'intervalle la peau blafarde des Iszmiens. Farr ralentit le pas. Finie, la liberté.

L'Iszmien leva son vuseur sur sa tige d'ébène, appareil optique portatif dont se servaient ordinairement les Iszmiens de la caste élevée, un accessoire intégré à leur personnalité presque au même titre que leurs organes. On avait inspecté le Terrien à plusieurs reprises, ce qui ne laissait jamais de l'agacer. Comme tout autre visiteur ou habitant, il n'avait aucun choix, aucun recours. Le liquide irradiant injecté dans son épaule l'étiquetait. Il était désormais catalogué et défini aux yeux de quiconque prenait la peine de le vuser.

« Que puis-je pour vous, Farr Sainh ? » L'autre recourait au dialecte qu'utilisaient les enfants avant d'apprendre le langage de leur caste.

Résigné, Farr répondit par la formule habituelle. « À votre bon plaisir.

– On avait envoyé le directeur des docks vous accueillir dans les formes convenant à votre rang. Peut-être avez-vous perdu patience ?

– Ma venue importe peu. Que cela ne vous cause aucun dérangement. »

L'Iszmien agita son vuseur. « C'est un privilège que de recevoir un savant collègue.

– Cette chose indique même ma profession ? » s'enquit le Terrien avec amertume.

L'Iszmien dirigea son regard sur l'épaule droite de Farr. « Je vois que votre casier judiciaire est vierge : votre index d'intelligence actuel s'établit à 23 ; vous possédez un degré de ténacité de niveau 4... Il y a d'autres renseignements.

– À qui ai-je l'honneur ?

– Je m'appelle Jde Patasz. J'ai la chance de me livrer à la culture sur l'atoll Tjijere. »

Farr reconsidéra l'homme strié de bleu. « Planteur ? »

L'Iszmien fit tourner son vuseur. « Il nous faudra parler de pas mal de choses... Veuillez accepter mon invitation. »

Le directeur des docks arriva, bouffi d'orgueil. Jde Patasz rempocha son dispositif optique et s'écarta.

« Farr Sainh, dit l'autre, votre modestie vous a conduit à échapper à l'escorte à laquelle vous aviez droit. Cela nous chagrine profondément.

– Vous exagérez.

– Impossible. Par ici, Sainh. »

Il dévala la pente de ciment pour pénétrer dans une large tranchée, Farr déambulant derrière avec une telle lenteur que le directeur des docks devait s'arrêter tous les trente pas pour l'attendre. La tranchée menait sous la chaîne basaltique pour se transformer en passage souterrain. À quatre reprises, l'Iszmien fit coulisser un panneau de verre épais ; à quatre reprises, la porte se referma derrière eux. Farr s'aperçut que des écrans, sondes, détecteurs et analyseurs l'examinaient, testant ses rayonnements, sa masse, sa teneur en métaux. Il avançait, indifférent. On ne trouverait rien. On lui avait pris tous ses vêtements et effets personnels ; il portait toujours l'uniforme des visiteurs, pantalons blancs de bourre de soie, veste rayée gris et vert, et large béret de velours vert foncé.

Le directeur des docks frappa à une porte de métal ondulé qui s'ouvrit par le milieu en deux parties s'encastant l'une dans l'autre, comme les herses du Moyen-Âge. Le passage desservait une pièce très claire. Derrière le comptoir siégeait un Szecr dans l'habituel vêtement à rayures jaunes et vertes.

« S'il plaît à Sainh — son examen tridimensionnel pour nos archives. »

Farr se campa patiemment sur le disque de métal gris.

« Les paumes en avant, les yeux grands ouverts. »

Il resta calme. Des plaques d'auscultation l'étudièrent de la tête aux pieds.

« Merci, Sainh. »

Farr s'approcha du comptoir. « Cet examen diffère de celui auquel j'ai été soumis à Jhespiano. Voyons un peu. »

L'employé lui montra une carte transparente portant en son milieu une tache brune dessinant un homme. « Cela ne me ressemble pas beaucoup », dit le Terrien.

Le Szecr introduisit la carte dans une fente. Au-dessus du comptoir surgit une réplique en trois dimensions qui pouvait grossir cent fois pour révéler les empreintes digitales, les pores des joues, la configuration auriculaire et rétinienne.

« J'aimerais l'avoir à titre de souvenir, reprit Farr. Cette silhouette-ci est habillée. Celle de Jhespiano montrait mes charmes au monde. »

L'Iszmien haussa les épaules. « Prenez-la. »

Le botaniste fourra la réplique dans sa poche.

« À présent, Farr Sainh, puis-je me permettre de vous poser une question impertinente ?

– Comment pourrais-je m'en offusquer ? »

Il savait qu'un céphaloscope se braquait sur son cerveau. La moindre poussée d'énervement, le moindre afflux de peur seraient enregistrés sur un graphique. Il fit jaillir dans sa tête l'image d'un bain chaud.

« Songez-vous à voler des maisons, Farr Sainh ? »

Et maintenant : *la douce fraîcheur de la porcelaine, la chaude sensation de l'air et de l'eau, l'odeur du savon.*

« Non.

– Êtes-vous au courant de, ou prenez-vous part à, un tel projet ? »

Eau chaude, allongé, détendu.

« Non. »

Le Szecr pinça les lèvres en une grimace de scepticisme courtois. « Connaissez-vous la peine qui frappe les voleurs ?

– Bien sûr ! On les envoie à la Maison Folle.

– Merci, Farr Sainh. Vous pouvez disposer. »

III.

Le directeur des docks remit Farr entre les mains de deux Szecr subalternes aux bandes jaune pâle et or.

« Par ici, s'il vous plaît. »

Gravissant une rampe, ils débouchèrent dans des serres aux murs vitrés.

Il s'immobilisa pour observer les plantations ; ses guides s'agitèrent, mal à l'aise, désireux de poursuivre leur chemin.

« Si Farr Sainh le veut bien... »

– Une minute », dit le botaniste, irrité. « Nous ne sommes pas pressés. »

À droite s'élevait la ville, forêt de formes et de couleurs. Au fond poussaient les modestes foyers à trois cosses des travailleurs, qu'on entrevoyait au bout de la lagune, derrière un magnifique alignement : maisons des planteurs, maisons des membres du Szecr, maisons des producteurs et éleveurs de maison — toutes différentes, dressées et façonnées selon des procédés secrets que les Iszmiens eux-mêmes refusaient de partager entre eux.

Si Farr les trouvait superbes, elles l'intriguaient sans qu'il sache pourquoi, bizarrement, comme il arrive que le palais hésite face à une saveur nouvelle. Le décor devait influencer son jugement. Sur Terre, elles paraissaient très habitables, mais il se trouvait sur Iszm ; tous les éléments d'une étrange planète acquéraient une part de son étrangeté fondamentale.

Il dirigea son attention sur les champs. Ils s'étendaient sur sa gauche et leurs teintes — brun, gris, gris-vert, vert — variaient selon l'âge et l'espèce. Il y avait dans chacun des champs un long hangar bas où les jeunes plants arrivés à maturité étaient triés, étiquetés, mis en pots et emballés pour être expédiés dans tout l'univers.

Les deux jeunes Szecr commencèrent à marmonner dans le langage de leur caste et il se détourna de la fenêtre.

« Par ici, Farr Sainh.

– Où allons-nous ?

– Vous êtes l'hôte de Jde Patasz Sainh. »

Excellent, se dit-il. Il avait observé les maisons exportées vers la Terre, les classes AA vendues par K. Penche. Elles supporteraient mal la comparaison avec celles que les planteurs cultivaient pour leur propre usage.

Il s'avisait que les deux jeunes Szecr s'étaient figés comme des statues, le regard fixé sur le sol de la galerie.

« Que se passe-t-il ? » demanda le botaniste.

Ils se mirent à respirer avec difficulté. Il considéra le sol. Une vibration, un sourd grondement. Un séisme ! Le bruit s'amplifia, répercuté par les vitres. Farr éprouva soudain un sentiment d'agitation, de danger. Il regarda par la fenêtre. Dans un champ voisin, la terre s'entrouvrit, forma une bosse bizarre avant d'éclater comme sous l'effet d'une éruption qui écrasa les jeunes pousses sous des tonnes de poussière. Un cylindre métallique émergea, de trois mètres, de six. Une porte s'y ouvrit brutalement. Des hommes bruns, râblés, à la puissante musculature, en jaillirent, filèrent dans les champs où ils se mirent à déraciner les plants. Dans l'encadrement du sas un homme grimaçant, au comble de la tension, hurlait des ordres dont le sens échappait au Terrien.

Fasciné, Farr contempla la scène, un raid d'une ampleur sans égale. De Tjjiere-Ville provenait le son des sirènes ; on entendait le sifflement rageur des rayons perforants. Deux hommes bruns se muèrent en mottes rouges. L'homme à la porte cria et les autres refluèrent vers le cylindre.

Le sas se referma avec fracas ; mais l'un des envahisseurs avait trop tardé. Il martela en vain la coque de ses poings. Il assenait des coups frénétiques et les jeunes plants dont il s'était emparé s'écrasaient sous son étreinte.

Le cylindre se mit à vibrer, puis s'éleva un peu au-dessus du sol. Les rayons lancés du fort de Tjjiere commencèrent à arracher des copeaux de métal. Un hublot rond s'ouvrit dans la coque ;

une arme cracha une flamme bleue. À Tjijere, un grand arbre se cassa, s'affaissa. Un terrible cri muet étourdit Farr. Les jeunes Szecr, suffoquant, tombèrent à genoux.

L'arbre bascula. Les cosses, les terrasses de feuilles, les vrilles, les balcons soignés, tout cela vola dans les airs pour retomber en amas lamentable. Les corps jaillirent des ruines, flasques ou agités de soubresauts.

Le cylindre s'extirpa d'encore trois mètres. D'un instant à l'autre, il s'arracherait à la terre et s'élèverait dans l'espace. Luttant pour tenir debout sur le sol qui se cabrait, l'homme laissé dehors, bien qu'ayant abandonné tout espoir, continua de taper sur la coque.

Farr scruta le ciel. De la haute atmosphère descendaient trois bâtiments de surveillance, laids, disgracieux, avec des allures de scorpions métalliques.

Un rayon perforant ouvrit un cratère dans le sol près de la coque. L'homme brun fut projeté à une vingtaine de mètres. Il exécuta trois tonneaux avant de retomber sur le dos.

Le cylindre entreprit de réintégrer le sous-sol, lentement, puis de plus en plus vite. Un autre rayon frappa la proue tel un marteau-pilon. Le métal, ratatiné, s'effiloqua. La coque s'enfouit ; des mottes de terre s'éboulaient dessus.

Un autre éclair fit jaillir un flot de poussière.

Les deux jeunes Szecr, qui s'étaient relevés, regardaient fixement le champ dévasté en se lamentant dans une langue inconnue de Farr. L'un d'eux l'empoigna par le bras.

« Venez, nous devons vous protéger. Danger, danger ! »

Il se dégagea. « J'attendrai ici.

– Farr Sainh, Farr Sainh, crièrent-ils, nous avons ordre d'assurer votre sécurité !

– Je suis en sûreté ici. Je veux voir. »

Les trois bâtiments de surveillance allaient et venaient au-dessus du cratère.

« On dirait que les intrus sont repartis, dit Farr.

– Non, impossible ! hurla un Szecr. C'est la fin d'Iszm ! »

Du ciel descendit un mince vaisseau, plus petit que les bâtiments de surveillance — la guêpe après les scorpions. Il se posa

sur le cratère et s'enfonça dans la terre meuble, lentement, délicatement, telle une sonde. Il se mit à mugir, à vibrer, puis disparut aux regards.

Une douzaine d'hommes accoururent par la galerie avec ce glissement sinueux, le corps penché en arrière, auquel on reconnaît les Iszmiens. D'instinct, le Terrien leur emboîta le pas, sans tenir compte du désespoir des deux jeunes Szecr.

Ils traversèrent le champ en direction du cratère. Farr les suivit, ralentit à l'approche de l'homme brun inerte, et enfin s'immobilisa. L'autre avait une épaisse crinière de lion et des traits massifs, carrés ; ses mains serraient toujours les jeunes plants qu'il avait arrachés. Au moment même où le botaniste s'arrêtait, les doigts se décontractèrent et les yeux s'ouvrirent. Ils reflétaient une grande intelligence. Farr se pencha sur lui, en partie par pitié, en partie par intérêt.

On le saisit. Il vit des bandes jaunes et vertes, des visages furieux aux lèvres tordues découvrant la bouche blême et les dents aiguës des Iszmiens.

« Doucement ! s'écria Farr tandis qu'on le tirait sans ménagement. Lâchez-moi ! »

Les doigts des Szecr s'enfoncèrent dans ses bras et ses épaules. Ils paraissaient en proie à une folie meurtrière, et il tint sa langue.

Un grondement monta de lointaines profondeurs ; le sol se souleva.

Les Szecr emmenèrent rapidement le Terrien vers Tjijere, puis changèrent de direction. Farr commença à se débattre, à traîner les pieds. Un objet dur lui frappa la nuque. Étourdi, il n'opposa plus de résistance. On le conduisit vers un arbre isolé près de l'escarpement basaltique, un vieux spécimen avec un tronc noir et noueux, un épais parapluie de feuilles et deux ou trois cosses fanées. Un trou irrégulier s'ouvrait dans le tronc. Sans autre forme de procès, ses gardiens l'y précipitèrent.